

Michele Sovente (Monte di Procida, 1948-2011)

Sovente, poète des Champs Phlégréens, prix Viareggio 1998 pour *Cumae* (recueil en italien, latin, napolitain), est l'auteur de nombreux livres de poésie, de *L'uomo al naturale* (1978) à *Bradisismo* (Garzanti 2008) et *Superstiti* (S. Marco dei Giustiniani 2009). Son œuvre, souvent lue avec bonheur en public, a été couronnée par le prix spécial Elsa Morante en 2001. Le plurilinguisme aura été une constante dans sa recherche poétique, ainsi que ces traductions essaient d'en rendre compte à leur manière en une autre langue destinataire. De sa ville de Naples, ce véritable « paradigme de la catastrophe » où il a longtemps enseigné, il disait que chacun y souffre d'une « autophagie sans bornes ».

*C'u scuro a viérno se sente
fui 'u viento ca se scarduléa
ac ventus per schidias
loin beaucoup s'en va avec
les plus petites particules
de tous les vents e carréa
il vento chissà dove
l'anima trascolorante l'anima
fluttuante di spettrali presenze
tandis que la nature
cutem aliam monstrat
rint'a nu munno 'i mbruóglie.*

(*Superstiti*, "Survivants", 2009)

Au crépuscule l'hiver on entend
fuir le vent qui se démène
et puis *ventus* parmi les copeaux
loin beaucoup s'en va avec
les plus petites particules
de *tous les vents* et entraîne
le vent dieu sait où
l'âme pâissante l'âme
fluctuante de présences spectrales
tandis que la nature
montre une peau différente
d'dans un tas d'embrouilles.

‘Carbones’

Brûlent bas les charbons
par les vastes flux d’angoisse
de l’automne ou de l’hiver
quand de vagues ailes passent
en sifflant aux fissures
des fenêtres et que s’avive
dans le souvenir l’amour
troué de silence, et de leur geôle
fuient à la recherche d’autres
gens, d’autres figures les charbons.

(*Carbones*, Garzanti, 2002)

‘Lingua’

La langue imprimée dans le vide
laisse des ombres aime
de dévorantes-éphémères lames
tombant sur les nœuds du corps ;
du côté de l’histoire l’évidence
se perd parmi des noms abrasés
et les désirs exténués
implorent le repos. Vide scintille
la langue dans le gel, des plaines
liquides la poursuivent, à présent
la fourchelangue tranche-retranche
dans le vide infini imprimée.

‘Mirificus globus’

Toutes choses toujours parlant, elles
se meuvent, et des images flambent
par un feu qui filtre de l’âme.

Tant de langues elle emprunte, l’âme,
celle des poissons et des vents,

rongée et déchirée par la lime
du temps, elle qui résiste aux ténèbres.

Parmi les ruines une secrète lumière
pénètre, c'est du poème, le souffle des figures
circule pleinement et il lie
la vie à la mort sans heurt.

Ce monde prodigieux, oui,
le philosophe Joannes Baptista
Vico l'a rendu visible, en a ouvert
bien grandes les portes.

de : *Cumae*, 1998

trad. (du napolitain et du latin) : J.Ch. Vegliante